

Je l’imaginai prendre dans ses bras ce déserteur, ce père, immobile et silencieux. Je l’entendais murmurer : « C’est Tabara, ta fille. Te souviens-tu ? » Elle guetterait la dernière lueur dans son regard, cet ultime éclat de vie, qu’elle emporterait avec elle. Cette braise infime, venue du plus profond de lui, qu’il aurait gardé jusqu’au bout, rien que pour elle. Cette lueur de tabernacle qui accompagnerait ses pas pour toujours. Après, après seulement, il pourrait mourir.

— Je vais rentrer. Je suis vidée ce soir. Et puis je vois que tu ne m’écoutes pas. A demain, mon beau Blanc.

Dans un sourire enfantin, elle m’envoya un baiser soufflé, puis se dirigea vers la sortie, avec cette grâce et cette allure qui m’avait, au premier regard, tellement impressionné.

Après la scène de l’annulation à l’aéroport et l’algarade avec les bidasses de la Coloniale, il y a cinq ans déjà, nous nous étions retrouvés le lendemain, par hasard, Fatou et moi, à un cocktail à l’ambassade de France, donné en l’honneur d’un homme d’affaires libanais que je connaissais bien et qui recevait la Légion d’honneur des mains de l’ambassadeur de France.

Ne pas me rendre à cette réception eut été une faute professionnelle et Ali Hekayem – c’était le nom du décoré – se serait vexé. Ces soirées font partie de ces moments où les Français parlent aux Français et se rassurent en se retrouvant là, expatriés et visiteurs, échangeant des banalités pendant que des serveurs en gants blancs vous proposent du champagne – frais, ce qui n’est pas négligeable – et des canapés un peu rassis. Il flotte dans l’air un parfum postcolonial, qui convient à tout le monde. Les responsables africains, le plus souvent des hauts fonctionnaires qui détiennent un pouvoir quelconque (sinon ils ne seraient pas là), toujours tirés à quatre épingles, accompagnés de leur épouse, généralement drapée dans leur boubou, discutent avec ceux de la communauté française qui, ce soir-là, se doivent d’être présents

soit parce que c'est leur place soit parce que l'ennui guide leurs pas vers le champagne et le whisky qui coulent à flots. Les propos sont convenus, policés, toujours les mêmes.

Moi, ce que j'aime dans ces soirées un peu irréelles, c'est ce sentiment d'une France éternelle qui continue, comme si de rien n'était, à se vivre comme une grande nation, présente et attendue partout sur la planète. C'est fait avec la distinction de ces aristocrates désargentés qui savent recevoir avec courtoisie, élégance, et un charme suranné.

Surtout, c'est l'occasion de regarder les femmes.

Il y a les Blanches. Pas plus de surprise ici qu'ailleurs : les moches sont moches et les belles, belles. Mais dans ces soirées de sous-préfecture tropicales, l'éloignement dessert les codes et fait loupe. Le plus souvent elles ne travaillent pas. Elles sont ici parce qu'elles suivent un mari, qui a accepté un poste, par curiosité et plus encore parce qu'il était bien payé. Elles sont arrivées avec enthousiasme. Se sont émerveillées de la maison avec le jardin, du personnel qui fait le ménage et la cuisine. Ça change du F3 de Chilly-Mazarin et des grèves du RER.

Au bout de quelque temps, le tour de la communauté des *expats* fait, les habitudes prises, l'ennui s'installe. Et le sexe commence à embuer les esprits. Les journées creuses, la douceur de l'air, la beauté de certains hommes, la simplicité africaine modifient peu à peu les regards. Et puis les maris qui disparaissent le matin et reviennent le soir, vidés, pour s'endormir devant la télévision. Alors évidemment, celles qui n'ont pas renoncé gambergent. Et les soirées à l'ambassade, c'est justement l'occasion de partir sur le sentier de la guerre. Rencontrer les Français de passage, se présenter aux nouveaux *expats*, faire du charme aux diplomates et coopérants, toujours débordés, cela va de soi.

Elles sont sur le qui-vive. Il y a dans leur regard comme une résistance qui prend le pas sur les convenances. Elles sont à l'affût. Parfois, c'est triste, voire pathétique. Le plus souvent cela me

touche. En face, les hommes font la roue. Ils sont grotesques, bouffis d'importance et d'alcool.

Et il y a les Africaines, bien sûr. Dans cette pompe-là, sous le regard des autres et plus précisément de leur mari, elles restent en retrait. Mais il y en a toujours une ou deux pour écraser la soirée de leur beauté. Un regard rieur, parfois narquois, planté au-dessus d'un corps qui n'en finit pas.

Ce soir-là, la belle, c'était Fatou. Je l'ai reconnue au premier coup d'œil. Dans sa robe rouge vif, assez courte, on ne voyait qu'elle. Discrète, un verre de jus d'orange à la main, elle saluait les uns et les autres avec l'aisance de l'hôtesse, suivant toujours un homme blanc, de quelques années son aîné, lui aussi très à l'aise. A l'évidence, ce couple noir et blanc – il n'y en pas beaucoup – était ici chez lui.

Je l'observais. Une infinie douceur marquait ses gestes, sa façon de se déplacer, de tendre la main ou de se pencher pour embrasser tel ou tel. Je restais à l'écart. Je ne sais pas si je retardais le plus possible le moment où nos regards se croiseraient, ou s'il me semblait plus prudent de me tenir éloigné.

Elle tourna la tête vers moi. Une seconde, elle se figea. C'était imperceptible, mais moi je l'ai vue. Elle hésita un instant, murmura un « excusez-moi » poli au petit groupe dont elle s'échappa et se faufila jusqu'à moi. Elle était un peu gênée et moi un peu gauche.

— Bonsoir.

Que lui répondre ? Bonsoir, vous allez bien ? Quelle surprise ? Vous ici ! On se connaît, je crois ? Le monde est petit...

Étonné, badin, dragueur, timide ? Difficile, parfois, de trouver le ton juste.

— Bonsoir. A priori la soirée devrait être plus paisible qu'hier.

— Allez savoir, un diplomate soul, ce n'est guère plus fréquentable qu'un militaire soul. Merci encore pour votre aide. Sans vous je ne suis pas certaine que cela se serait terminé aussi bien.

— Vous devez avoir l'habitude car vous maîtrisiez assez bien la situation. Ça vous arrive souvent ?

— Trois quatre fois par an. J'ai vu des gens vouloir nous battre. Un jour, un passager a hurlé : « On va vous pendre » et une fois un type a même sorti un pistolet !

— Bigre !

— Tiens ! Voici mon mari. Je te présente mon sauveur d'hier soir. Paul Boulanger et moi, c'est Fatou. Fatou Boulanger-Diop.

— Enchanté. Jean Nuage

— Au singulier ou au pluriel ?

— Pardon ?

Elle éclata de rire.

— Nuage : au singulier ou au pluriel ?

Des plaisanteries sur mon nom, j'en avais entendu des tonnes depuis la maternelle. Mais celle-là, jamais. Ce qui à la réflexion m'étonna.

— Au singulier.

Il me sembla que Paul Boulanger souriait jaune. Quarante-cinq ans, grand, genre sportif-énergique, ouvert et sympathique. Le type sérieux et compétent, sur qui l'on peut compter, qui connaît l'Afrique et les Africains. A qui on ne la fait pas. Un ancien d'une école de curé ou un ancien scout, plutôt débrouillard qui n'a pas de doute sur ce qui est bien et ce qui ne l'est pas.

Sa femme était magnifique. Il le savait. Tout le monde se retournait sur son passage. De ces regards, sans vraiment se l'avouer, il jubilait.

Il l'avait imposée à son père, à sa mère surtout, et à ses copains. *Tu sais on a beau dire, les différences culturelles existent bel et bien...*

Il avait tenu bon. Il aimait Fatou. Elle serait sa femme. Aujourd'hui il ne le regrettait pas. Mais il était sur ses gardes. Vigilant. Il connaissait trop les histoires de cul de cette petite communauté et le charme facile de ces voyageurs professionnels qui se targuent d'avoir une maîtresse dans chaque port. A l'évidence, le

Nuage tombé du ciel que j'étais ne lui inspirait qu'une confiance et une sympathie relatives.

Nous échangeâmes quelques propos banals. Il était « le responsable Afrique » d'une multinationale du fret dont le bureau était basé à Dakar. Il voyageait tout le temps et il s'en plaignait, mais *c'est grâce à cela que j'ai rencontré ma femme*. Le franc CFA venait de dévaluer et cela lui posait des problèmes insurmontables. Décidément la situation ici était compliquée. L'Afrique ne réussissait pas à se développer. Je répondais machinalement à ses propos que j'entendais si souvent. *Oui, bien sûr, c'était difficile. Dans mon domaine aussi d'ailleurs. Elle aurait pu choisir une robe moins courte et moins rouge.*

— Vous faites quoi ?

— Je vends des systèmes informatiques lourds à des grosses entreprises et dans l'administration.

— Vous venez souvent alors ?

— Oui, au moins tous les deux mois.

Mine de rien, il menait son enquête, essayait d'évaluer si nous nous reverrions ou pas. S'il y avait du *business* à faire ensemble. Je me demandais si j'avais envie ou non qu'il m'invite à dîner. Avec le directeur d'une banque, un autre Français de passage comme moi, peut-être un étranger, un Africain chef de quelque chose, apéritif dans le jardin et dîner servi dans le grand salon-salle à manger au sol carrelé – c'est plus pratique – avec la traditionnelle photo de montagne sous la neige – qui me rappelle les Noël de mon enfance. Elle était vraiment belle. Surtout cette façon de se tenir droite sans être raide. De vous regarder avec bienveillance, d'un peu loin.

L'ambassadeur vint saluer Paul Boulanger qui me présenta. Il embrassa Fatou en lui disant qu'une fois encore elle était la plus belle. Elle protesta avec malice.

L'ambassadeur prit Paul à part.

— Je vais devoir partir. Je suis invité au dîner que donne Ali

el Khayem chez lui, après ce cocktail. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir.

— Moi aussi. Faites-moi signe quand vous repasserez. Vous pouvez me trouver à l'agence de la place de l'Indépendance.

Le plus naturellement du monde, sortie de je ne sais où, elle me tendit discrètement sa carte. A peine confuse, elle baissa les yeux et murmura : « Faites-moi signe, appelez-moi. » Sur ce, elle se retourna et partit retrouver son mari qu'elle prit tendrement par le bras.

Dehors, comme d'habitude, Lucien m'attendait. Il me conduisit à l'hôtel. Je sortis la carte de ma poche. Air France, Fatou Boulanger-Diop, pas de titre et les coordonnées de l'agence principale de Dakar que je connaissais bien. Au crayon de papier elle avait écrit le numéro de son poste et son numéro à la maison. Comment avait-elle fait ? Je n'avais rien vu.

L'hôtel, la douche, me changer, ressortir pour dîner, Lucien qui attendrait pour me raccompagner. La routine.

Et dans ma tête Fatou Boulanger-Diop avec sa robe trop rouge et trop courte. A mon prochain voyage, je l'appellerai.

Ce que je fis.

Trois mois plus tard, c'était en décembre, il faisait un temps magnifique, à peine arrivé, j'appelai l'agence.

— Je me demandais si vous m'appelleriez. Je suis contente de vous entendre.

J'entendis à sa voix qu'elle était sincère. Cette femme était rentrée dans ma tête, par effraction et je ne réussissais pas l'en chasser. Je ne l'avais pas vue venir et je ne comprenais rien. Que cherchait-elle ? Pourquoi m'avoir laissé ses coordonnées subrepticement dans le dos de son mari, avec qui – en plus – elle avait l'air de s'entendre ? Une affaire de cul ? Elle n'avait pas la tête à cela. Un coup de foudre ? Je n'y croyais pas vraiment. Alors quoi ? Cela faisait plus de trois mois que ces questions tournaient en boucle dans ma tête. Sans cesse, je me répétais : « Faites-moi signe. Appelez-moi, Faites-moi signe, appelez-moi.